



La phrase de Lacan que... Myriam Perrin interviewe Caroline Doucet

Caroline Doucet, psychanalyste, AE, membre de l'ECF, a choisi un extrait du Séminaire, *Le désir et son interprétation* : « C'est avec nos propres membres que nous faisons l'alphabet de ce discours qui est inconscient – et, bien entendu, chacun de nous dans des rapports divers, car chacun ne se sert pas des mêmes éléments pour être pris dans l'inconscient. De façon analogue, l'acteur prête ses membres, sa présence, non pas simplement comme une marionnette, mais avec son inconscient bel et bien réel, à savoir le rapport de ses membres à une certaine histoire qui est la sienne. »¹

C. D. : C'est une phrase qui a pris une place particulière, une place croissante, au fur et à mesure de l'avancée de la cure, et que se posait pour moi la question du désir de l'analyste.

M. P. : Une place croissante ?

C. D. : Oui, parce que se posait la question de ma présence. J'ai pu dire à Question d'École², lors de mon premier témoignage d'AE que ma présence au monde était jusqu'à un certain moment de la cure en pointillé ; un mode d'existence marqué par le silence et inscrit sous le registre du déplacement. Évidemment, ce sont des modes de présence peu compatibles avec la position analytique.

M. P. : Peu compatibles ?

C. D. : Quand il s'est agi de m'installer comme analyste, il fallait supporter le fait d'avoir une présence fixe. Auparavant, quand j'étais psychologue en service de médecine, j'avais mesuré l'importance du corps du clinicien au regard du déplacement puisque dans ces lieux médicaux, c'est le clinicien qui est mobile, qui se déplace. C'était une présence de corps marquée par les formes de mon symptôme. Je peux même dire que c'est une pratique clinique qui servait mon symptôme. Cela explique sans doute le fait que j'étais très attachée à cette pratique. Je m'en suis défait grâce aux interprétations de l'analyste, ce qui a permis que surgisse le désir de l'analyste.

M. P. : Puisque le choix de cette phrase nous invite à interroger la présence de l'analyste, pourrais-tu nous faire part des interprétations de ton analyste qui ont conduit à ce renoncement d'une jouissance dans laquelle était prise ta position clinique de l'époque ?

C. D. : L'interprétation qui a fait céder définitivement le symptôme que j'avais nommé en analyse *la désinstallation*, c'est la référence à une peinture de Francesco Del Cossa, qui s'intitule *L'annonciation*, dans laquelle il y a sur le bord du tableau un escargot, dont la présence est très étonnante. L'analyste m'avait dit : « La désinstallation, c'est votre escargot à vous ». L'humour a fait céder ce qui de la jouissance restait attaché à ce symptôme.

M. P. : Donc, l'escargot en position d'exergue, a une place incongrue qui attire le regard, et qui avance très lentement ; comment l'as-tu interprété ?

C. D. : Daniel Arasse, dans l'ouvrage *On n'y voit rien*³, commente la place de cet escargot comme ce qui incarne la figure d'un regard aveugle. C'est ce qu'on ne voit pas dans ce que

¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VI, *Le désir et son interprétation*, Paris, La Martinière/Champ Freudien, 2013, p. 328.

² Question d'École, *Passé : le moment présent*, 23 janvier 2016, Maison de la Chimie, Paris.

³ Arasse D., *On n'y voit rien*, Paris, Denoël, 2005.

l'on regarde ou « l'invisible venu dans la vision »⁴, dit-il. J'étais sans doute focalisée là-dessus et attachée d'une certaine façon à cette *désinstallation*. Je ne voyais pas la jouissance qui était à l'œuvre.

M. P. : La clinique médicale qui n'est pas sans la clinique du regard...

C. D. : Oui, la clinique du regard c'est une clinique du corps. Cela nourrissait mon symptôme c'est-à-dire nourrissait mon attrait pour les choses de la mort, mon interrogation sur la question du corps et une espèce de *micmac* psychosomatique dans lequel je me perdais, puisque cela mettait de côté la jouissance du corps. Je lisais les manifestations du corps du côté de la causalité somatique en lien avec des déterminations signifiantes et langagières. Je suis venue à la psychologie avec l'idée que tout ce qui se produit des événements humains est pris dans une détermination signifiante et langagière. Tout était langage. L'analyse m'a amenée à repérer cette dimension d'un corps qui se jouit.

M. P. : Donc en somme, tu es passée de l'inconscient freudien à l'inconscient lacanien.

C. D. : Voilà. Il y a eu une autre interprétation de l'analyste qui concerne le désir de l'analyste. C'est une intervention sur le mode de ce que Lacan appelle dans « Subversion du désir... », la « vacillation calculée de la "neutralité" de l'analyste »⁵ : alors que je me plaignais en séance de ne pas recevoir de demandes d'analyse, l'analyste a fait une remarque selon laquelle je m'étais fait connaître dans le domaine du soin et non comme analyste. L'effet sera déterminant puisque cela permettra de traiter définitivement la question du ravage, de traiter ce refus d'incarner la position analytique. Ce refus trouvait ses coordonnées dans mes relations à l'Autre primordial initiées par un refus de sein, un refus de mère et ensuite le refus d'incarner ce qui avait sauvé ma mère : la psychanalyse.

M. P. : Dans la citation choisie, Lacan dit : « l'acteur prête ses membres, sa présence ». Alors, peux-tu nous dire comment ce mode de présence a changé ? Du corps de la clinicienne en service de médecine que tu étais au mode de présence de l'analyste aujourd'hui ?

C. D. : Je pense que cela a changé sur au moins trois versants. D'abord, ma pratique en service de médecine était faite d'alternance liée à la présence ou non du patient, aux aléas de la maladie, à la fin de vie du patient, ainsi qu'à mon désir fluctuant. Ceci a totalement changé avec le désir de l'analyste puisque c'est un mode de présence qu'il s'agit d'assurer. Cette présence va se moduler en fonction du sujet auquel on a affaire, mais l'analyste la garantit. Le deuxième versant, c'est l'interprétation puisque cette présence de l'analyste devient opérationnelle dans l'interprétation. Mes interventions sont moins prises dans ce que je pourrais appeler une bouche silencieuse. Et puis troisième effet, lié à la fin de l'analyse, à la passe et à la nomination, c'est mon attachement à la psychanalyse et mon mode de présence au sein de l'École de la Cause freudienne. Je pouvais, y compris dans mon rapport à l'École, faire preuve de désinstallation, d'un mode de présence là encore en pointillé. J'étais plutôt amenée à faire l'École buissonnière. Désormais, c'est un attachement continu à la psychanalyse et donc à l'ECF.

M. P. : Justement, notre communauté analytique travaille beaucoup actuellement sur la clinique du *parlêtre*. Dans cette citation choisie, Lacan fait état du lien entre le mode de présence de l'analyste et son inconscient réel ; même si ce n'est pas encore celui du Séminaire *Encore*, quelles conséquences ?

C. D. : J'ai l'idée que ce qui reste à la fin de l'analyse, après la passe, c'est le style.

M. P. : Qu'est-ce que c'est pour toi *le style* ?

C. D. : Si l'on met en lien le style et la présence de l'analyste, c'est la façon dont l'analyste met en jeu sa présence de corps. Celle-ci est en lien avec le trauma inaugural et la lecture qui a pu en être faite. C'est la marque de l'analyste et son mode de présence. Dans ce passage, j'ai l'idée que Lacan met déjà là l'accent sur la jouissance du corps. Mon hypothèse est que le

⁴ *Ibid.*, p. 45.

⁵ Lacan J., *Écrits*, « Subversion du sujet et dialectique du désir », Paris, Le Seuil, 1966, p. 824.

mode de présence de l'analyste est en lien avec l'inconscient réel de l'analyste et le rapport à la jouissance de son corps une fois réduite par l'opération analytique.

M. P. : Le style serait à lier à la fin de l'analyse, comme un reste. Quel est ton style en tant que reste de l'analyse ?

C. D. : Je garde un goût pour la mobilité, un caractère un peu rebelle. Je suis également portée à aller vite. Je crois que le style est ce qui fait la différence entre les analystes. Je crois que l'analyse m'a appris aussi à croire aux contingences. Cela donne un style un peu plus léger à mon mode d'intervention. Maintenant, je me permets d'intervenir, alors qu'auparavant je pouvais, comme je le faisais au chevet de ma mère, passer de longs moments à écouter sans faire l'obole de la moindre parole ; un consentement à intervenir, en ayant pris la mesure des effets de la parole et des effets de la retenue de la parole.

M. P. : C'est joliment dit « un consentement à intervenir ». Du psychologue au psychanalyste, Lacan nous invite plutôt à se garder de trop intervenir. Mais pour toi, pris sans doute dans ta position fantasmatique, devenir analyste aura plutôt été consentir à intervenir.

C. D. : Absolument.

M. P. : « Un consentement à intervenir », c'est vraiment ce qui fait une particularité de ton parcours de sujet.

C. D. : Oui, c'est vrai parce que cela veut dire aussi céder sur quelque chose qui n'était pas évident pour moi.

M. P. : C'était céder sur une jouissance de se taire.

C. D. : Absolument.

M. P. : Si, ici, Lacan fait référence à l'acteur, dans « Télévision » il fait un parallèle entre la position de l'analyste et celle du saint, se référant aux travaux de Baltasar Gracián, le saint : « Personne ne le remarque », il suit la voie « de ne pas faire d'éclats ». Lacan ajoute : « Un saint, [...] ne fait pas la charité. Plutôt se met-il à faire le déchet : il décharite »⁶. C'est bien la position d'objet *a* qu'il pointe là. Lors de Question d'École, Jérôme Lecaux fait quant à lui part d'un mode quasi-tantrique, selon la formule de Jacques-Alain Miller, état auquel adviennent certains bouddhistes. Que penses-tu de toutes ces références ?

C. D. : La position de l'analyste, le transfert, allient supposition de savoir – du côté du signifiant – et supposition de l'avoir ; cela met en jeu à la fois la dimension signifiante à l'œuvre dans le transfert et la dimension d'objet, c'est le psychanalyste comme objet. Ce n'est donc pas l'analyste qui mime. Ce n'est pas du côté de la suggestion. La présence de l'analyste est une présence bien réelle, en chair et en os, c'est quelque chose qui s'incarne. L'analyste représente l'objet *a*, c'est un semblant qui repose sur une présence réelle du corps. Ce n'est pas une élévation spirituelle. C'est toute la question de comment l'analyste se fait le support de l'opération analytique à partir de son corps. L'analyste prend sur lui la souffrance, selon la formule millerienne dans son cours de février 1982, mais pas en la mimant.

M. P. : D'où le signifiant *acteur*, non pas celui qui mime mais celui qui *se prête à...*

C. D. : Oui, et *se prêter à*, c'est *consentir à*.

M. P. : Quelles conséquences sur la pratique analytique au XXI^{ème} siècle ?

C. D. : Je dirai que c'est une pratique qui est prête à faire avec les sujets d'aujourd'hui, et donc une pratique où cette dimension du corps, de la jouissance du corps et de l'inconscient réel est au premier plan. L'orientation lacanienne est prête à faire avec cette clinique du *parlêtre*. Très tôt j'ai eu un rapport à la psychanalyse, j'ai été attachée à la psychanalyse mais c'était uniquement du côté de l'écoute, lié à la position que je prenais auprès de ma mère, sans savoir que c'était un attachement à la psychanalyse. Par exemple, j'avais repéré que l'on pouvait faire des lapsus. Cela participait de ma bouche cousue. J'avais l'idée que des paroles pouvaient m'échapper et que cela pouvait avoir des conséquences, soit en trahissant mon

⁶ Lacan J., *Autres écrits*, « Télévision », Paris, Le Seuil, 2001, p. 519.

désir, soit en soulageant ma mère, soit en provoquant l'éloignement de l'Autre. Or, je pensais qu'il fallait que je me garantisse la présence de l'Autre et la garantir passait par le fait de tenir ma bouche cousue.

M. P. : La petite fille avait pris acte du poids des mots.

C. D. : Oui, acte des effets thérapeutiques des mots et aussi des effets iatrogènes c'est-à-dire qu'en dire trop aurait pu faire que j'aurais été moins aimée par l'Autre, voire abandonnée. Très tôt dans mon existence, je me suis attachée à l'Autre par la peur, et en même temps, il fallait que je me garantisse sa présence. Lorsque j'avais cinq ans, quand mon père a quitté le domicile familial, je n'arrivais pas à mettre cela en mots. La veille, il était là ; le lendemain, il n'était plus là. Cela rendait la présence de l'Autre aléatoire. Cela a fait émerger le risque que l'Autre s'en aille. C'est aussi ce qui a fait la profondeur de l'attachement à celle qui est restée, l'Autre maternel, mais un attachement sur le versant de la peur.

M. P. : Donc le refus de mère, et à la fois un attachement par la peur.

C. D. : Oui, le refus et à la fois, la peur de sa propre mort liée aux menaces qu'elle proférait. Il s'agissait d'autant plus de tenir ma bouche cousue.

M. P. : Donc de la peur que l'Autre s'en aille à s'en aller tout le temps et, grâce à l'analyse s'installer et consentir à parler.

C. D. : C'est en effet un nouveau rapport à la parole. Un consentement à la parole, tu as bien trouvé la formule.

M. P. : Tu as fait part, d'ailleurs, combien l'objet voix fait retour à la fin de ton analyse.

C. D. : La fin de mon analyse a été marquée par deux phénomènes quasi simultanés, imprévus, surgis au moment où je pressentais la fin de mon analyse, au moment où il n'y avait plus lieu de demander, d'attendre une parole de l'Autre. Le premier phénomène en effet est la manifestation de l'objet voix sous forme hallucinatoire. Lorsque ce phénomène s'est produit j'ai immédiatement pensé « cette fois il y a quelqu'un » attribuant cette voix à l'Autre. Ce n'était pas un autre attendu, il n'y avait pas eu d'appel, ce n'était pas un autre angoissant, c'était un autre qui signalait tout simplement sa présence. Cette manifestation est clairement en lien avec l'objet originel. Je m'étais attachée à l'Autre par la voix, la voix de ma mère et celle de mon père au téléphone, à laquelle s'était réduite, des années durant, la présence. Il s'agit d'un phénomène hallucinatoire strictement défini et localisé, un raclement de gorge, c'est-à-dire une voix qui ne dit rien.

M. P. : Et suite à ce phénomène hallucinatoire, tu as eu un événement de corps ?

C. D. : Voilà, presque simultanément, une sorte de décharge dans le corps. Ce phénomène touche au corps, c'est un mixte d'angoisse et de vivification, il n'a pas de sens. Pas de sens car c'est un éprouvé. Ce qui compte c'est ce que ça produit, un rappel à l'ordre de la vie, qui n'est pas sans écho me semble-t-il avec les marques premières de mon enfance.

M. P. : Serais-tu d'accord pour dire que de ce phénomène hallucinatoire et de ce réveil corporel, ces traces que *lalangue* a laissées et dont le corps s'est trouvé affecté, tu as décidé d'en faire un événement ?

C. D. : Oui, absolument.

M. P. : Merci, Caroline.